

SOUS LE RÈGNE DES COLONS

Nous sommes à l'autre bout du pays, dans le Bas-Congo, ou plutôt l'actuel Kongo-Central. La province est située à l'Ouest de ce que l'on appelle depuis 1908 le Congo-Belge.

Nkamba n'est qu'à 30 kilomètres environ de Mbanza-Ngungu, l'une des anciennes cités influentes du Royaume Kongo. Au début des années 1920, Simon Kimbangu s'y fait connaître pour sa profonde dévotion chrétienne, mais surtout pour la réalisation de miracles que la population lui prête. Baptisé par les Britanniques de la *Baptist Missionary Society*, Simon Kimbangu prendra ses distances avec les missionnaires pour prêcher lui-même la parole du Christ à ses compatriotes. On le dit guidé par des visions, poussé par ces voix qu'il entend, investi par des forces de l'au-delà.

Le premier miracle qu'on lui attribue est celui réalisé sur la dénommée Kintondo, en 1919, une femme en phase terminale d'une maladie inconnue. Les récits rapportent que Simon Kimbangu, par simple imposition des mains, remit la mourante sur pied en quelques heures seulement. La nouvelle se répandit aussitôt dans tout le Bas-Congo : Kimbangu guérit les paralysés, redonne la vue aux aveugles, il éteint de ses mains le feu de la maladie. D'abord spirituel, l'engouement qui naît autour de lui prend vite une tonalité politique. On prétend désormais qu'il s'agit d'un prophète envoyé par Dieu pour libérer les Congolais du joug colonial et permettre aux Noirs de prendre en main leur destinée. On dit qu'il est le *mvuluzi*, le sauveur, le messie des « indigènes », même s'il est important de noter qu'il ne se

considérera lui-même qu'en tant que chrétien prêchant la parole de Jésus-Christ.

Les gens quittent leurs villages et parcourent de longues distances à pieds pour le voir de leurs propres yeux et écouter son message. Chacun de ses prêches attire des foules toujours plus nombreuses. Il prophétise que « l'Homme Noir deviendra Blanc et l'Homme Blanc deviendra Noir », que l'Africain court à la perte de son identité, qui ne saurait être sauvegardée que par la lutte pacifique et la foi. C'est la naissance d'un phénomène. La légende de Simon Kimbangu se construit en quelques mois et prend vite des proportions incontrôlables. Les autorités coloniales prennent l'affaire au sérieux et voient en lui une menace politique, un véritable danger insurrectionnel.

Après avoir échappé une première fois aux forces coloniales, dans des conditions là aussi décrites comme miraculeuses, Simon Kimbangu, recherché par les Belges, finira par se rendre pour faire face à un procès dont l'issue était courue d'avance. Le 3 octobre 1921, il est condamné à une peine d'emprisonnement à perpétuité ; le peloton d'exécution lui est épargné. Incarcéré à Lubumbashi, il restera à l'isolement jusqu'à sa mort en 1951.

Cette paranoïa insurrectionnelle, cette peur de voir les autochtones se soulever contre l'État colonial est la même qui conduira les Belges à museler brutalement la communauté musulmane du Maniema. Hantés par le souvenir des Arabo-Swahilis, les colons vont mener une véritable politique de persécution envers les ressortissants d'une zone géographique perçue comme un « terreau potentiel d'insurrection politique »¹.

Shaykh Ali Mwinyi résume l'enchaînement des événements :

« On dit que la guerre contre les Belges, qu'on appelle les campagnes arabes, a fait près de 50 000 morts du côté des musulmans. Dès qu'ils ont pris le dessus, les Belges ont

détruit les mosquées et construit des églises à la place. Regardez la cathédrale Saint-Charles de Kasongo, elle a été construite à la place d'une mosquée détruite par les Belges.

Ce qu'il s'est passé, c'est qu'après avoir perdu la guerre, les musulmans - les Arabisés - ont émigré. Ils ont quitté le Maniema, donc Nyangwe, Kasongo, pour s'installer à un endroit appelé Kirundu, dans le territoire d'Ubundu, en Province-Orientale. C'est là que se trouve la tombe de mes grands-parents.

Les musulmans ont formé une communauté tellement forte à Kirundu que jusqu'à présent, il n'y a aucun chrétien dans ce village, il n'y a aucune église.

D'autres musulmans ont été s'installer à Mambasa, en Ituri, d'autres à Isangi, d'autres à Kisangani, etc...

Aujourd'hui, tous ces Congolais chrétiens que vous voyez avec des noms arabes, comme Ramazani, Selemani, etc... Ce sont des descendants d'Arabisés ! Bien-sûr, la grande majorité de ces descendants sont des musulmans, mais parmi eux, il y a aussi des chrétiens. Laissez-moi vous expliquer pourquoi.

Au Maniema, à l'époque, d'ailleurs le gouverneur de la province le rappelait dans son discours lors du Conseil provincial de l'islam², il a dit que tous les ressortissants du Maniema, même s'ils sont aujourd'hui chrétiens, ont des origines musulmanes. Et cela quelle que soit l'ethnie, la tribu, tous les enfants du Maniema portent en eux ces origines.

Quand les Belges sont arrivés et qu'ils ont pris le contrôle de la région, personne n'avait accès à l'école sauf s'il était chrétien. C'est pour cette raison que la plupart de ceux qui voulaient étudier se sont convertis au christianisme, pour avoir accès à l'éducation. Ce phénomène a aussi été à la

base d'un gros contentieux entre la communauté islamique et l'État. »

Abordons les choses plus en détail. Au début du 20^{ème} siècle, le Congo se retrouve au beau milieu d'une rivalité entre les missions catholiques et les églises protestantes, toutes deux lancées dans une course intense à l'évangélisation de l'Afrique. Plusieurs missions chrétiennes sont ainsi envoyées dans le pays pour sauver les âmes des « indigènes », mais aussi pour concurrencer la prédication islamique, toujours active dans les régions orientales.

Conscients de leur retard sur la religion musulmane, que les autochtones ont fini par préférer au christianisme dans le Maniema, les Pères Blancs apprennent le kiswahili et diffusent des traductions de la Bible dans cette langue qu'ils tenteront de « désarabiser » au maximum, afin qu'elle ne renvoie plus à des concepts coraniques. Ils utiliseront également le lexique théologique bantou plutôt que le kiswahili, qui utilise bien trop de mots arabes, pour retranscrire les notions bibliques à inculquer aux Africains. Mais « désarabiser » le kiswahili, c'est surtout ce que feront les missionnaires dans les colonies allemandes d'Afrique orientale, où aux environs des années 1918, ils dépouilleront la langue de ses caractères arabes pour l'affubler de manière définitive de l'alphabet latin.

Depuis la défaite des Arabo-Swahilis, les musulmans du Maniema vivent isolés, encerclés par les missions catholiques, sans aucun contact avec leurs coreligionnaires de l'extérieur. Mais après plusieurs décennies d'inertie, poussés dans leurs derniers retranchements par les offensives missionnaires, les musulmans décident de riposter. Pour la première fois dirigés par des « infidèles », les descendants d'Arabisés résistent en envoyant leurs enfants vers les écoles coraniques des pays frontaliers, notamment le territoire du Tanganyika³, passé sous contrôle de l'Empire colonial britannique, avec l'espoir de les voir revenir un jour réinstaurer une domination musulmane dans la région.

Au début des années 1920, les premiers retours de ces fils du pays, désormais considérés comme des érudits, sont enregistrés au Congo-Belge. Au Tanganyika, ils ont baigné dans les cercles d'étude de la Tariqa Qâdiriyah, ils reviennent enthousiastes et déterminés à insuffler un nouvel élan prosélyte à l'islam congolais. De manière spectaculaire, après quelques années de flottement suite à la fin du règne des Arabo-Swahilis, la *da'wa* reprend dans le Maniema, surtout dans les villes de Kasongo et Kabambare. Une élite musulmane éclot alors et invite les populations à se réapproprier une identité islamique mise à mal par la présence belge.

Cette élite musulmane, composée de lettrés, d'enseignants, mais aussi de nombreuses femmes prédicatrices, tranche avec les nouveaux profils de musulmans qui apparaissent à la même époque à Léopoldville, la capitale du Congo-Belge. Alors que dans le berceau de l'islam congolais, la quête du savoir islamique s'érige désormais en priorité absolue face aux incursions évangélistes, la tradition commerçante est perpétrée par une nouvelle vague d'immigrés musulmans ouest-africains qui débarquent à Léopoldville dans la première décennie du 20^{ème} siècle.

Les Haoussas, qui étaient si nombreux à former la Force Publique de l'État Indépendant du Congo, sont rejoints dans la vie civile par les Foutanke, les Wolofs et surtout les Soninke, qui se montreront les plus engagés dans l'activisme islamique. Ce sont eux qui bâtiront les toutes premières mosquées de Léopoldville et y permettront l'apparition d'un islam visible et assumé. Cet ensemble de peuples venus d'Afrique de l'ouest constituera le nouveau visage de la vie commerciale dans la capitale coloniale. Dans le même élan, ces Ouest-Africains auront également une très forte influence religieuse dans cette région, à tel point que l'imam Mamadou Jaaxo, un Soninké de la lignée des Tandjigora, est identifié comme le premier qadi de Kinshasa. Face à cette immigration musulmane à forte vocation commerçante, le

pouvoir colonial se montrera bien plus complaisant qu'avec les fils du pays aux revendications de plus en plus incommodes.

À Kasongo, les musulmans s'organisent en groupements territoriaux, où la vie sociale et juridique est régie par la sharia. Face aux colons, les descendants des Arabisés s'affirment et font désormais valoir leur appartenance religieuse pour refuser de travailler dans les plantations le vendredi ou boycotter les écoles missionnaires afin de privilégier les écoles coraniques. Les revendications identitaires, c'est tout ce que les colons détestent. Face à la revivification du prosélytisme islamique dans la région, Monseigneur Roelens, vicaire apostolique et évêque du Haut-Congo de 1895 à 1941, implore le ministre des Colonies d'apporter une réponse à « la propagande musulmane au Manyema [qui] gagne en force et en ampleur » ; nous sommes alors entre les années 1925 et 1930.

Les missionnaires chrétiens, désarmés face au dynamisme de la religion concurrente, obtiendront vers 1926 l'interdiction de la construction de nouvelles mosquées sans autorisation coloniale. Après avoir affirmé qu'elles servaient en réalité de refuges aux démons, les chrétiens vont même pousser les Belges à détruire des mosquées déjà existantes à Kasongo et ses alentours.

En attendant, les vagues de retours d'imams et de prédicateurs congolais en provenance du Tanganyika se poursuivent. En 1930, celles-ci permettent l'arrivée à Kasongo d'Akida Kangala, un prédicateur né à Ujiji dont les parents, originaires de Kabambare, avaient été déportés par l'administration belge. Comme Rimaliza avant lui, Akida Kangala viendra dynamiser le prosélytisme islamique, renforçant l'ancrage soufi d'un islam s'assurant de plus en plus dans le Maniema. Les organisations de la Tariqa Qâdiriyah, soucieuses de reprendre en main leurs frères trop longtemps laissés à l'abandon, enchaînent les actions sociales en faveur de leurs coreligionnaires : financement des frais funéraires, prise en

charge des orphelins et des veuves, aide financière apportée aux pauvres...

Si le pouvoir colonial ne réagit pas immédiatement face à la recrudescence de la prédication islamique et à son impact social dans le Maniema, il ne restera pas insensible aux nouvelles revendications, aux tonalités plus politiques cette fois-ci, que formuleront les musulmans aux alentours de 1935. Encouragés et soutenus par toujours plus de musulmans étrangers (du Tanganyika, du Ruanda-Urundi, d'Inde et du Pakistan) et par la presse islamique de Zanzibar, les musulmans du Maniema accentueront la pression sur les Belges pour la reconnaissance de leurs droits face à la politique d'assimilation prônée par les colons.

En réaction, les Belges vont prendre toute une série de mesures destinées à freiner l'enthousiasme islamique renaissant dans le Maniema. Estimant que l'islam véhiculé sur le territoire allait à l'encontre de leur effort « civilisateur », les Belges, poussés en ce sens par les missionnaires chrétiens présents sur le terrain, vont soudainement basculer dans la répression. Tout d'abord, c'est l'entrée sur le territoire de religieux musulmans étrangers qui est interdite ; une mesure qui cible principalement les entrées en provenance du Tanganyika voisin. Les colons cherchent ainsi à éviter de voir les « indigènes » être contaminés par la vitalité de leurs coreligionnaires venus de l'extérieur.

Considérés comme des auteurs de troubles, des imams, des *walimus* et des leaders musulmans de Kasongo sont expulsés hors du Maniema.⁷ Déportés à Uvira, dans le Sud-Kivu, en 1936, Akida Kangala et Amisi Bin Yusuf, un autre religieux très en vue à l'époque, y trouveront la mort, contrairement à leur compagnon d'infortune Shabani Bin Baruani. Ce dernier se verra autorisé à regagner Kasongo en 1940, après la levée de l'ordre d'expulsion émis à l'encontre des religieux musulmans. Shabani Bin Baruani deviendra le leader de la communauté musulmane de la ville, jouissant d'un statut de héros aux yeux de fidèles admiratifs face

à sa résistance à l'oppression coloniale. Expulsés, frappés, torturés et parfois tués par amour de leur religion, sans que cela ne leur fasse renoncer à l'islam ; nous sommes là dans le pur romantisme islamique, celui qui soude et qui inspire. Les Belges n'auront ainsi fait qu'offrir au Maniema des martyrs à prendre en exemple pour plusieurs générations. Mais les colons ne s'arrêteront pas en si bon chemin. Après les personnes, ils chercheront à cibler les institutions, les Textes par lesquels les Arabisés ont mis sur pied une société jugée contraire à l'ordre colonial. Basé sur le Coran, le mode de vie des musulmans sera sujet à de nombreux débats au sein de l'administration coloniale.

Dans leur théorisation de la menace représentée par l'islam, les Belges se lanceront dans l'étude approfondie de documents à charge et de rapports établis par des chercheurs et des orientalistes sur le mode de pensée et la conception sociétale des populations d'obéissance musulmane. Dans « *Le problème musulman dans l'Afrique Belge* », paru en 1949, Léon Anciaux, professeur et ancien officier de la Force Publique, s'inquiètera du rôle central joué par le Coran dans les sociétés musulmanes du Maniema. Le Belge y verra une menace pour l'autorité coloniale, un vecteur de conflits et de rébellion, tant les lois émanant du Coran inculquent le refus de la soumission à autrui.

« Quant au code coranique, il est de nature à tout couvrir, et « ce qui est entre les deux pages de couverture est parole de Dieu ». Qui ne voit dès lors les funestes ferments que peut faire germer l'Islam dans les cœurs des Noirs, jusqu'à la fierté qu'il leur inculque et qui dès l'abord — dans le fond d'eux-mêmes — les dresse contre les « non-croyants » ; cette fierté, cette assurance déconcertante, ce qu'on a appelé le « complexe de supériorité », cette sorte d'inaccessibilité que l'on rencontre chez le musulman le moins cultivé, le plus illettré ou le plus terre à terre au point de vue moral ? » 8

Le secteur où les colons se montreront les plus durs envers les autochtones sera indéniablement celui de l'éducation, car il

concernera en premier lieu les enfants. Tenues par les missions catholiques, les écoles ferment leurs portes aux musulmans qui refusent de se convertir. Au sein de la communauté, beaucoup estiment que cette discrimination à l'éducation pratiquée par les Belges continue à avoir des répercussions sur l'islam congolais aujourd'hui. Face à l'impossibilité d'étudier dans les écoles chrétiennes, les musulmans, qui avaient interdiction de créer leurs propres structures, se retrouvaient systématiquement exclus de la société. Sous-qualifiés, sans emploi, sujets à l'illettrisme, mis à l'écart des postes administratifs et des fonctions d'État, nombreux sont les musulmans à avoir payé au prix fort leur refus de troquer leur religion pour l'éducation.

Dans le même temps, l'intensité du harcèlement et la pression permanente exercées par les Belges étaient destinées à ne laisser aucun autre choix aux musulmans récalcitrants. Forcés à être baptisés, ceux qui souhaitaient s'inscrire dans les écoles missionnaires étaient contraints à consommer de la viande de porc et à boire pendant le mois de Ramadan pour prouver leur attachement à l'Église. D'autres témoignages indiquent que les enfants étaient parfois acceptés uniquement en école primaire, avant d'être forcés à embrasser le christianisme pour accéder au collège. Cette exclusion du système scolaire poussera de nombreux musulmans à revenir à leurs premières amours commerciales, domaine où excellaient leurs grands-pères araboswahilis.

La thématique de la persécution n'est quant à elle absolument pas exagérée par les responsables musulmans qui en parlent encore de nos jours. Elle s'inscrit dans la lignée historique des trois religions monothéistes, dont les fidèles ont tous eu à résister, à souffrir, à se faire torturer ou à mourir pour leur foi. De plus, cette tradition d'acharnement à l'encontre de la religion musulmane en particulier est vécue par les croyants comme la confirmation de la prophétie de Waraqa Ibn Nawfal⁹.

Alors que les signes avant-coureurs de l'apostolat du Prophète Muhammad ﷺ se succèdent les uns après les autres, ponctués par la rencontre avec l'Ange Djibrîl¹⁰ sur le mont Hirâ, son épouse Khadîjah l'emmène consulter un ascète des anciennes Écritures, le dénommé Waraqa Ibn Nawfal. Profondément versé dans les sciences hébraïques, il est perçu comme le seul capable d'interpréter les éléments annonciateurs de la mission du Prophète ainsi que le début de la Révélation du Coran. « Ah ! que je voudrais être encore vivant à l'époque où tes concitoyens te banniront » soupirera ainsi le vieillard avant de révéler à Muhammad ﷺ quel était le sort de tous ceux qui proclamaient la Parole de Dieu : « Jamais un homme n'a apporté ce que tu apportes sans être persécuté ». Combattus, harcelés, torturés à La Mecque, les premiers musulmans de l'Histoire émigreront à Médine pour fuir les persécutions. Le Prophète Muhammad ﷺ en personne sera poussé à l'exil. Depuis l'Hégire, être perçu comme l'ennemi de tous renforce le musulman, car le Coran l'y prépare.

L'épreuve traversée par les musulmans du Congo n'était pas inconnue à l'étranger, où l'on s'inquiétait de voir ainsi ses coreligionnaires être mis sous silence par les colons. Plusieurs pays d'Afrique de l'Est tenteront de faire intervenir des missions musulmanes pour prêter main forte à leurs frères congolais. En 1948, une organisation pakistanaise présente dans la région des Grands Lacs, « The Muslim Missionary » formulera une demande pour obtenir quelques hectares à Kasongo afin d'y construire une école islamique. La requête sera refusée par le Gouverneur général.

Du côté des colons, ce qui va contribuer à justifier les agissements hostiles aux Arabisés, ce sont les traits jugés trop ostensibles de l'appartenance à l'islam. Vêtements (souvent le kanzu), emploi, certes marginal, de la langue arabe, festivités religieuses, tout ce que les Congolais extérioriseront en référence à leur foi musulmane sera considéré comme un outil politique de

la part des Belges. Nostalgiques, les colons regrettent les lendemains de la défaite des Arabes, l'époque où les musulmans faisaient profil-bas et se terraient dans la discrétion des peuples vaincus et soumis.

Cette époque est désormais révolue. Traditionnellement, les musulmans soufis comptent parmi ceux qui s'affichent de la manière la plus ostensible durant les fêtes religieuses. Pendant la période coloniale, ils défilaient dans les rues du Maniema, parés de leurs plus belles tenues, faisant valser guirlandes et oriflammes dans les airs en jouant du tambour sous des chants énergiques et enjoués ; autant de scènes honnies par les Belges. Tout ce qui était jugé trop ostentatoire chez les musulmans faisait craindre un réveil généralisé du « mahométisme Nègre » dans l'Est du Congo. Là aussi, Léon Anciaux sera l'un des premiers à s'alarmer de la situation.

« À l'encontre de ce qui se passait jadis, les cérémonies du culte mahométan se tiennent aujourd'hui en public, non sans faste et souvent avec un grand concours de peuple. Qui ne voit dès lors l'effet du vêtement typique, uniformément adopté par les Arabisés : le kanzu, et du déploiement de leurs emblèmes politico-religieux ?

De l'Islam aussi on peut dire sans conteste qu'il est un État dans l'État. Aurions-nous tort d'ajouter que le kanzu n'est pas autre chose pour les musulmans qu'une manière de *vêtement national* ? Ce dernier, il serait sans doute bien délicat d'en défendre le port, mais sommes-nous vraiment obligés de tolérer, à côté du drapeau belge, le déploiement de bannières coraniques ? De pareils signes de ralliement créent une fort néfaste agitation. »¹¹

Comme dans les colonies allemandes d'Afrique orientale, les Belges se poseront la question de tuer le kiswahili, perçu comme la langue par laquelle les prédicateurs musulmans atteignent les populations des zones les plus reculées. Dans une lettre publiée dans l'Étoile Belge du 22 septembre 1929, un colon

la décrira comme la « langue véhiculaire de l'islam, patois de tous les trublions qui infestent le centre de l'Afrique ».

Mal en point à Kasongo, où ils sont soumis à une surveillance féroce de la part des Belges, les musulmans seront traités avec un peu plus d'égards à Stanleyville, dans l'ancien gouvernorat des Stanley-Falls de Tippo-Tip. Avec Kasongo, Stanleyville est la deuxième place forte de l'islam congolais avant l'Indépendance. Sur le territoire de Kasongo, qui a pour chef-lieu la ville de Kasongo, les estimations belges de 1957 font état d'une population musulmane de 77 600 individus sur une population totale de 120 323 habitants¹². Pour Stanleyville, la dernière estimation coloniale, datée de 1949, faisait état d'une population musulmane de 40 000 habitants¹³.

Dans cette ville, les Arabisés pouvaient compter sur tout le poids du premier homme politique musulman réellement influent dans l'Histoire du Congo-Belge : Sabiti Bin Saïd, plus connu sous le nom de Mabe Sabiti. La politique, donc, de Tippo-Tip à Mabe Sabiti, est la seule voie possible pour les musulmans congolais désireux d'être pris au sérieux par les Blancs. Contrairement au Maniema, où l'hostilité envers les « infidèles » est profonde et particulièrement intense, les musulmans de Stanleyville sauront se montrer plus diplomates et plus fins dans leurs relations avec les colons. Descendants de l'ancienne puissance dominante, les « indigènes » du Maniema, surtout les persécutés de Kasongo, ont beaucoup de mal à accepter la présence de Blancs venus avec leur mode de vie, leurs lois, leurs codes, leur armée et leurs missionnaires.

Responsable de la chefferie des Arabisés de Stanleyville, eux aussi organisés en groupements, Mabe Sabiti est considéré par les Belges comme le représentant des Bangwana¹⁴ de tout l'Est du Congo. Mieux, il bénéficie aux yeux des Blancs du statut « d'évolué », par lequel on distinguait les Noirs lettrés et plus ou moins civilisés des « indigènes ». Comme cela se fait de nos jours, les chefs coutumiers étaient désignés en fonction de leur lignée et

de leur prestige familial. Mabe Sabiti, lui, était un descendant de Saïd Bin Sabiti, un chef arabo-swahili qui s'était allié à l'État Indépendant lors des campagnes arabes.

Au début des années 1950, Mabe Sabiti était le véritable chef d'orchestre du développement islamique à Stanleyville : il recevait les délégations de prédicateurs étrangers, supervisait la construction de mosquées dans sa région et contribuait aux conversions à l'islam de ses administrés, au grand dam des colons Belges.

« Chaque jour on rencontre des néophytes fraîchement ralliés à l'Islam, que la veille on voyait courir comme le commun des nègres et qui soudain s'affublent du kanzu et du tarbouch traditionnels. Des cercles d'évolués musulmans ont pris naissance en divers endroits. À Stanleyville on connaît le Yumuiat-el-Islamiya- Kisangani et, comme il fallait s'y attendre, le président de ce cercle de jeunes est le chef de centre : Sabiti. »¹⁵

Parmi les délégations de prédicateurs reçues par Sabiti, les tenants de tendances jusque-là inconnues au Congo pénètrent sur le territoire. Dans la dernière décennie précédant l'Indépendance, les Belges vont sensiblement desserrer l'étau qui étouffait la communauté musulmane, en permettant notamment les visites de ces religieux étrangers qui effectuaient des tournées dans les mosquées non seulement de l'Est, mais aussi sur l'ensemble du pays.

Jusqu'à cette période, l'islam au Congo était traditionnellement lié au rite juridique shaféite, avec une domination quasi-intégrale de la tendance soufie des pionniers Qâdiris à l'Est. Avec l'arrivée des Ouest-Africains à Léopoldville au début du 20^{ème} siècle, c'est le rite juridique malikite qui s'est implanté dans la capitale du Congo-Belge, là aussi avec l'influence de plusieurs mouvances soufies. Par le biais des commerçants indo-pakistanaïes, deux tendances vont être importées sur le sol congolais à partir du milieu des années 1940 : La Jama'at

Tabligh¹⁶ et la secte ahmadiyya. Si la première, notamment grâce à son dynamisme missionnaire, reçoit un bon accueil dans le pays, la tendance ahmadiyya va quant à elle susciter, hier comme aujourd'hui, un certain rejet au sein de la communauté musulmane congolaise, et même mondiale. En effet, cette tendance est accusée d'aller à l'encontre de plusieurs principes fondamentaux de l'islam. Elle renie par exemple le caractère ultime de la prophétie de Muhammad ﷺ, puisqu'elle prétend que la lignée prophétique se poursuit dans les rangs de la ahmadiyya. Le fondateur du mouvement, Hadrat Mirza Ghulam Ahmad, s'était ainsi fendu d'une série de proclamations jugées hérétiques pour le commun des musulmans :

« Je jure au nom d'Allah qui est le détenteur de ma vie, que c'est Lui qui m'a envoyé, m'a nommé prophète, et m'a appelé le Messie Promis. C'est lui qui a montré 300 000 signes en faveur de ma proclamation. »¹⁷

Fuyant la conscription, puis l'instabilité sécuritaire permanente suite à la guerre israélo-palestinienne de 1948, l'immigration libanaise va quant à elle importer au Congo une présence de l'islam chiite. Déjà porté au 17^{ème} siècle par les Perses Shirazis et les Omanais dans l'Océan Indien et à Zanzibar, le chiisme ne s'était jamais solidement implanté en Afrique de l'Est. Cette fois-ci, c'est sponsorisé par l'Iran, à partir de la révolution islamique, que le mouvement fleurira au Congo. Comme nous l'avons vu, les chiïtes, qui ont toujours contesté le mode de succession du Prophète Muhammad ﷺ, vivent leur spiritualité en marge du commun des musulmans congolais, même si un semblant d'unité se manifeste lorsque la communauté est ciblée.

Vers la fin de la colonisation, la nouvelle tendance qui va réellement bouleverser le paysage confessionnel du Maniema en particulier, sera celle de ceux qu'on appellera les Tawâhidis. Venus de la péninsule arabique, ces prédicateurs prêcheront au Congo le respect strict du principe de « Tawhid », littéralement le fait d'unifier Allâh dans son adoration, sans que rien ni personne,

ni objet, ni intermédiaire, ne lui soit associé dans le culte. Cette mouvance, lorsqu'elle s'implantera dans un Maniema acquis au soufisme, sera au cœur de vives tensions avec la Tariqa Qâdiriyah, qui se réfère presque exclusivement à des maîtres spirituels. Centralisant leur adoration autour du *dhikr*, les Qâdiris seront accusés par les Tawâhidis d'avoir recours à l'intercession auprès des morts, notamment du maître 'Abd Al-Qâdir Al-Jilâni.

D'autres points de tensions sont alimentés par la célébration, par les Qâdiris, de l'anniversaire du Prophète Muhammad ﷺ, festivité que les Tawâhidis considèrent elle aussi comme une hérésie. Ces derniers s'étonneront également de voir les soufis autoriser les chants et la présence de femmes dans les cortèges funèbres, pratiques que les Tawâhidis, qui seront ensuite appelés « salafis », dénonceront comme des marques d'égarément de la part des descendants des pionniers de l'islam congolais.

Actif sur le terrain de la prédication, incontournable auprès des délégations musulmanes qui se succèdent à Stanleyville et dans le Maniema, Mabe Sabiti ne voit cependant pas son engagement politique être récompensé à la veille de l'Indépendance. Dans ce domaine, son nom, et surtout celui de son neveu François Sabiti, est lié à la mobilisation régionale en faveur du mouvement indépendantiste de Patrice Lumumba, le Mouvement National Congolais, aile Lumumba (MNC-L). Sabiti sera l'un des seuls musulmans membres du parti nationaliste, alors-même que le fief militant se situe non seulement à Stanleyville, mais surtout dans la région des Batetela et des Bakusu du Maniema et du Sankuru, soit en plein berceau islamique congolais. Des musulmans absents des hautes sphères du parti, des revendications propres aux Arabisés - comme la reconnaissance de la loi islamique - absentes des résolutions adoptées quelques mois avant l'Indépendance par le Congrès du

MNC-L18 : La communauté religieuse était là aussi mise de côté malgré son ralliement à la cause indépendantiste en 1959-1960.

Divisée en multiples courants, sous qualifiée, marginalisée et inexistante politiquement, c'est une communauté musulmane déchue et profondément blessée par la période coloniale qui se présente aux portes de l'Indépendance. Hier sultans d'un immense territoire, ils sont désormais les laissés-pour-compte d'un Congo-Belge qui leur aura fait payer au prix fort le souvenir de l'opulence, de la puissance islamique, de l'esclavage et du monopole commercial. Avides de reconnaissance, les musulmans congolais se retrouvent en 1960 face au défi majeur du raffermissement de la communauté autour du socle de l'unité.

¹ Young 1965 : 256.

² Discours de février 2017.

³ Le Tanganyika (Empire Britannique) correspond à la Tanzanie actuelle.

⁴ *Da'wa* : En arabe, désigne la prédication.

⁵ Manchuelle 2004 : 287.

⁶ Anciaux 1949 : 46.

⁷ Lazzarato 2001 : 44.

⁸ Anciaux 1949 : 78.

⁹ Sahih Al-Bukhâri, hadith n°3 rapporté par 'Aïcha رضي الله عنها

¹⁰ Djibrîl est le nom arabe de l'ange Gabriel.

¹¹ Anciaux 1949 : 67-68.

¹² Chambre des Représentants, rapport sur l'administration du Congo-Belge pendant l'année 1958 : 76.

¹³ Anciaux 1949 : 40.

¹⁴ Les Bangwana : terme désignant les populations s'exprimant en kingwana.

¹⁵ Anciaux 1949 : 49.

¹⁶ Tabligh : Prononcer [TABLIR]

¹⁷ Annexe à Haqiqatoul-Wahi, rouhani khazaïn, vol 22 : 503. CONGO 1960

¹⁸ Verhaegen & Gérard-Libois 1963 : 17-18.